HAL
open science

Pastorale et mélancolie dans L'Astrée d'Honoré d'Urfé

Delphine Denis

To cite this version:

Delphine Denis. Pastorale et mélancolie dans L'Astrée d'Honoré d'Urfé. Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique. Études de littérature française du XVIIe siècle offertes à Patrick Dandrey, Hermann, p. 301-308, 2018. hal-02498804

HAL Id: hal-02498804

https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02498804

Submitted on 4 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pastorale et mélancolie dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé

Delphine Denis
Sorbonne Université-Faculté des Lettres
STIH

La pastorale s'éveille sous le soleil noir de la mélancolie : chez Théocrite puis Virgile les bergers en mal d'amour viennent chanter leur passion malheureuse. Inaugurée par cette tradition poétique, la culture occidentale est hantée par l'ombre de Saturne.

Les comédies de Molière, magistralement analysées par Patrick Dandrey dans cette perspective[1], tournent en dérision autant qu'ils la confirment la prégnance de ce thème dans la littérature. Si la poésie s'en empare durablement, jusqu'à la réduire parfois à une tonalité de pure convention, c'est dans la fiction narrative qu'il prend corps, au sens quasi littéral : la tristesse amoureuse provoque les symptômes physiques de cette maladie érotique, et motive en profondeur les actions des personnages. Avec eux, il s'incarne ainsi dans la structure même du roman de l'âge baroque, et tout particulièrement de sa veine pastorale[2]. Incorporée, observée, racontée, la douleur des bergers n'en est que plus poignante, jusqu'aux excès qu'elle provoque.

Dans la *Diana* de Jorge de Montemayor (1559), Sirène et Sylvain vont chercher au palais de la sage Félicie un remède à leurs peines, succédant aux bergers Ergaste et Sincero qui allaient chantant leurs plaintes dans *L'Arcadia* de Sannazar (1504). Ces héros frayaient ainsi la voie à la longue cohorte des amants désespérés de *L'Astrée* (1607-1627). La dette d'Urfé envers ses prédécesseurs est, pour Sannazar, aussitôt avouée que récusée[3], tandis que le titre de son roman décalque sans ambiguïté celui de la *Diana* : *L'Astrée […] où par plusieurs histoires et sous personnes de bergers, et d'autres, sont déduits les divers effets de l'honnête amitié*[4]. C'est dans le Forez que convergent cette fois les tristes bergers, espérant trouver dans la Fontaine de la vérité d'amour l'image apaisante qui les soulagerait de leurs maux. Mais ce pays, situé « auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, […] qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules »[5], n'est plus le lieu idyllique de *L'Arcadia* : « endormis en leur repos », les bergers y sont la proie des souffrances infligées par l'amour, ce « flatteur qui aussitôt après changea son autorité en tyrannie »[6]. Peuplée de ces amants désespérés, *L'Astrée* n'offre pas à ses lecteurs qu'un paysage riant, malgré la fin nécessairement heureuse qu'appelait le roman. L'examen de quelques-uns des cas d'amour dont il promet le récit permettront de mesurer les « divers effets » de cette tyrannie.

---

[1] *La Médecine et la maladie dans le théâtre de Molière. Tome I, Sganarelle et la médecine, ou De la mélancolie érotique*, Paris, Klincksieck, 1998.

[2] Voir *Epistémè*, n°3, 2003, *Pastorale et mélancolie (XVIe-XVIIIe siècles)*, notamment l'article de L. Giavarini, « Représentation pastorale et guérison mélancolique au tournant de la Renaissance : questions de poétique », p. 1-27. Pour une analyse d'ensemble de ce thème dans le roman de l'âge baroque, voir D. Denis, « Romans saturniens », à paraître.

[3] Dans l'épître liminaire à la Bergère Astrée. Le choix du Forez, terre natale de l'auteur, s'oppose à l'Arcadie de Sannazar : « Nous devons cela au lieu de notre naissance et de notre demeure, de le rendre plus honoré » (*L'Astrée. Première partie*, éd. sous la dir. de D. Denis, Paris, Champion, 2011, p. 111. Nous avons modernisé la graphie de toutes les citations.

[4] *Cf.* la traduction de Nicolas Colin en 1587 : *La Première partie de la Diane de George de Montemayor. En laquelle par plusieurs plaisantes histoires déguisées sous noms, et styles de bergers et bergères, sont décrits les variables et étranges effets de l'honnête amour*.

[5] *Incipit* de *L'Astrée*, éd. cit., p. 117.

[6] *Ibid.*, p. 119.

Comme de juste, le roman s'ouvre sur la première d'entre elles, qui pousse le berger Céladon à se jeter tête baissée dans le Lignon, après qu'Astrée lui a interdit de reparaître à ses yeux, convaincue à tort de l'infidélité de son amant. Rejeté sur les bords de la rivière, celui-ci est recueilli par trois nymphes qui le transportent au palais d'Isoure. À son réveil, dans la chambre où il repose, son regard se porte aussitôt sur les « peintures éclatantes »[7] qui en ornent les murs, dont l'éclat saisissant (l'*enargeia*) lui fait douter s'il rêve ou s'il est éveillé – thème baroque par excellence. Or, le premier tableau qu'Urfé décrit dans une longue *ecphrasis* n'est autre que Saturne dévorant des enfants : symbole de la mélancolie, la représentation du Titan offre une « vue à la vérité pleine de cruauté », qu'il « ne pouvait discerner pour contrefait[e] »[8]. Le désespoir du berger ne s'identifie certes pas à cette terrible peinture, mais c'est bien avec cette figure qu'il revient à lui. D'emblée, et par deux fois, le roman s'est présenté à son lecteur sous les auspices de la mélancolie.

Modèle du parfait amant, alors qu'on ne sait plus « aimer à la vieille gauloise »[9], le berger est à mettre au rang de ces âmes d'exception dont le célèbre problème XXX,1 de la tradition péripatéticienne (longtemps attribué à Aristote), avait postulé le lien avec l'humeur mélancolique. Après bien d'autres, André Du Laurens approfondit cette corrélation. Dans le chapitre trois de son *Discours des maladies mélancoliques*, il avait distingué « les mélancoliques malades d'avec les sains ». Ces derniers « sont tenus pour les plus capables des grandes charges et hautes entreprises. Aristote en ses *Problèmes* écrit que les mélancoliques sont les plus ingénieux »[10], mais le médecin précise que ce type de mélancolie ne concerne que la dernière des trois formes qu'il distingue[11]. En 1585, Giordano Bruno fait de la « fureur héroïque » l'indice de cette perfection amoureuse : « ces fureurs héroïques sont héroïques en leur sujet et en leur objet, et ne peuvent donc être ravalées au rang d'amours vulgaires »[12]. Urfé loue à son tour « ces personnes mélancoliques, qui sont lentes et tardives à aimer ; quand une fois elles s'éprennent, jamais leur amour ne s'éteint »[13]

Si le suicide manqué de Céladon en fait peu ou prou l'une des victimes de ces fureurs héroïques, il n'en va pas de même du berger Sylvandre, modèle du parfait amant. Son amour pour Diane, qui s'est promise à Filandre expirant dans ses bras, n'a rien que de mesuré, malgré la profonde mélancolie où il s'abîme. L'idéal amoureux qu'il incarne s'origine dans la théorie néo-platonicienne que Marsile Ficin avait développée dans son *Discours de l'honnête amour sur le Banquet de Platon* (1469). Les savants propos qu'il tient régulièrement à ses interlocteurs, nourris de références à ce traité[14], tiennent en cela les affects à distance d'objectivité. Personnel nécessaire au roman, les bergers malheureux ne sauraient mourir

---

[7] *Ibid.*, l. 2, p. 167.

[8] *Ibid.*, p. 170.

[9] Urfé fait de Céladon l'héritier des chevaliers de la Table ronde et d'Amasis vainqueur de toutes les épreuves : *L'Astrée. Deuxième partie*, éd. sous la dir. de D. Denis, Paris, Champion, 2016, « L'auteur au berger Céladon », p. 27-30.

[10] *Discours des maladies mélancoliques*, Paris, J. Mettayer, 1597. Voir P. Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire. Écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Le Promeneur, 2006, p. 619-652, ici p. 629. Un passage des *Larmes de Floride essuyées par Minerve* (petite fiction du sieur de Mousé) décalque mot pour mot ce traité (Paris, L. Boulanger, 1627, p. 211 et 212).

[11] *Ibid.*, éd. cit., p. 630.

[12] *De gli eroici furori*, dans *Œuvres complètes*, introduction et notes de M. A. Granada, traduction P.-H. Michel revue par Y. Hersant, Paris, Les Belles lettres, t. VII, 1999, p. 12. Le texte n'a jamais été traduit en français, mais il eut néanmoins un grand retentissement à l'échelle européenne.

[13] *L'Astrée*, éd. H. Vaganay, Lyon, Masson, 1925-1928, III, 1, p. 16.

[14] Comme toujours dans le roman, ces références restent implicites : mais nous avons pu à chaque fois retrouver le passage dont s'inspire Urfé pour prêter à Sylvandre les discours qui l'opposent à l'inconstant Hylas. Les deux bergers ont été élevés à l'« école des Massiliens », dont la clé est à coup sûr le collège de Tournon où l'auteur avait fait ses classes. Leurs *disputes* portent trace des pratiques pédagogiques des Jésuites, comme du contenu de leur enseignement en ces matières.

d'amour. En revanche, de l'autre côté du Lignon où Urfé a placé le monde aristocratique des chevaliers et des nymphes, Guynemants, lui-même « triste et mélancolique »[15], vient annoncer publiquement à la reine Amasis qui gouverne le Forez la mort de son frère Aristandre – le bien nommé –, que l'insensible Sylvie a fait périr de désespoir. Sans être réduit à une telle extrémité, Ligdamon avait lui aussi éprouvé les rigueurs de la belle nymphe, si bien que son visage s'était changé peu à peu « en tristesse, et de tristesse en mélancolie »[16]. On comprend à cette gradation qu'Urfé ne confond pas cette émotion ordinaire avec la véritable maladie d'amour. Car c'est bien de pathologie qu'il s'agit.

L'analyse médicale de ce trouble de l'humeur noire s'était précisée dans les mêmes années, notamment sous l'influence du *Discours des maladies mélancoliques* d'André Du Laurens (1594)[17]. Dans son chapitre X, celui-ci avait dressé une nosographie de la mélancolie « qui vient de la furie d'amour », et de ses effets : le mélancolique est réellement *malade*. Dans *L'Astrée*, rien ne manque à ces symptômes. Dans une improbable posture, Céladon se jette « les bras croisés » dans le Lignon[18]. Mais c'est le berger Calidon qui offre le tableau clinique de la maladie érotique. Son histoire est racontée au livre 1 de la deuxième partie : neveu de Thamire qui a élevé Célidée depuis l'enfance de cette dernière, l'a aimée et a reçu en retour son affection, Calidon, revenu d'un long voyage, s'éprend à son tour de la jeune fille. Promise à son oncle, la bergère lui est donc interdite, d'autant plus que Thamire a pris soin de son neveu orphelin à la mort de ses parents. Aussi cache-t-il soigneusement ses sentiments, au point d'entrer dans un état qui met ses jours en danger : « On lui vit aussitôt les yeux enfoncés, et le teint jaune, et pour le dire en un mot, il devint si maigre et si changé, qu'il n'était pas reconnaissable »[19]. Appelés par Thamire à son chevet, les médecins sont impuissants à trouver la cause de son mal. Un « vieux Mire » vient enfin l'examiner, et, en rassurant son oncle, pose le diagnostic suivant :

> soit à son pouls inégal, sans lui rapporter autre accident, soit à sa faible voix surprise bien souvent par des demi-soupirs, soit à ses yeux qui semblent nager dans l'humidité, soit à la lenteur dont sa paupière se hausse et s'abat, bref, à la tristesse qui est peinte en son visage, et à ce continuel silence, je juge qu'il est passionnément amoureux en lieu qu'il n'ose déclarer, ou dont il est mal traité. [20]

Afin de découvrir celle pour qui se languit le berger, le médecin fait défiler dans sa chambre toutes les jeunes filles du hameau : l'arrivée de Célidée permet de l'identifier sans hésitation. Empruntée au célèbre épisode de la *Vie de Démétrius* par Plutarque, cette séquence contraste fortement avec les peines amoureuses des parfaits amants. D'un bout à l'autre du récit, prolongé au livre 11, Calidon fait preuve d'un dérèglement passionnel du désir, bien loin des soupirs éthérés de Sylvandre et des chevaliers mélancoliques. C'est d'un autre personnage qu'il faut le rapprocher. Au livre 10 de la première partie, Céladon conte à Sylvie l'histoire de Célion et Bellinde. Tous les deux s'aiment, mais la plus proche amie de la bergère, élevée comme sa sœur, s'éprend de Célion et tombe en langueur. Dans un élan héroïque de générosité, Bellinde enjoint à Célion de renoncer à leur amour pour servir

---

[15] *L'Astrée*, I, 3, « Histoire de Sylvie », éd. cit., p. 225-226.

[16] *Ibid.*, p 218-219.

[17] Jacques Ferrand lui emboîte le pas en 1610 dans son *Traicté de l'essence et guérison de l'amour, ou De la mélancolie érotique*.

[18] Cette scène saisissante est illustrée dans la première des soixante planches gravées de l'édition collective de 1632-1633 (Paris, A. Courbé et A de Sommaville). Dans la vaste réécriture procurée par l'abbé Souchay un siècle plus tard, les éditeurs tard P. Witte et Didot publient une nouvelle série de gravures, avec le même choix iconographique pour cette gravure. On trouvera l'ensemble de ces illustrations en ligne dans *Le Règne d'Astrée* : http://www.astree.paris-sorbonne.fr

[19] *L'Astrée*, II, 1, éd. cit. p. 69.

[20] *Ibid.*, p. 72.

Amaranthe. C'est le premier « ensauvagement » du berger, « hors de soi » : « il demeura deux ou trois jours comme un homme perdu, qui courait les bois, et fuyait tous ceux qu'il avait autrefois fréquentés »[21]. « Quelle fut l'extrême contrainte de Célion, et quelle la peine qu'il en supportait ! Elle était telle, qu'il en devint maigre, et tellement changé qu'il n'était pas reconnaissable »[22]. Le père de Bellinde, qui aurait souhaité l'alliance des deux amants, y renonce pour un projet de mariage avec Ergaste. Cette fois, c'est la pensée de Bellinde dans les bras d'un autre qui rengrège son désespoir. Son désir tout charnel ne saurait souffrir l'idée qu'un autre la possède : second épisode d'ensauvagement, lorsque Célion perd tout espoir. Alors, « il se mit dans le bois, et dans les lieux plus cachés, où il ne faisait que plaindre son cruel désastre, quelque remontrance que ses amis lui pussent faire : il véquit de cette sorte plusieurs jours, durant lesquels il faisait même pitié aux rochers »[23]. L'histoire cependant finit bien. Ergaste, qui a secrètement surpris les adieux pathétiques des deux amants, renonce à Bellinde. Deux âmes d'exception auront ainsi fait assaut de magnanimité, faisant de ce récit un cas d'amour aux effets extra-ordinaires. À l'instar de celle du Beau Ténébreux des *Amadis*, la longue retraite de Céladon banni des yeux d'Astrée ne procède pas du même ensauvagement que celle de Célion. Rien de forcené dans la vie solitaire qu'il mène, seulement visité par le druide Adamas et sa nièce, la nymphe Léonide. Pâle, amaigri, s'il présente lui aussi tous les symptômes de la maladie érotique, il sait enchanter ses peines par la poésie.

Mais les effets d'amour peuvent être réellement dévastateurs, et ses fureurs aller jusqu'à la folie. L'histoire de Doris, Palémon et Adraste est présentée dans la deuxième partie du roman à la nymphe Léonide en présence des amis du Forez. L'héroïne a aimé Palémon mais l'a quitté pour fuir sa jalousie excessive. Elle est aussi recherchée du berger Adraste, que les rigueurs de Doris n'ont pu détourner de son amour. Les trois personnages viennent exposer leur différend : la bergère ne veut plus aimer, Palémon lui demande de revenir sur sa décision, enfin Ergaste la réclame pour sienne. Comme souvent dans le roman, les protagonistes plaidant successivement leur cause en appellent à l'arbitrage d'un juge. Ces cas d'amour sont ainsi exposés devant un tribunal[24] qui promulguera des arrêts décisifs, suivant le modèle établi par Martial d'Auvergne[25]. Après avoir entendu leurs harangues, Léonide rend son jugement : « nous ordonnons que Doris aimera Palémon, et que Palémon toutefois assuré de la bonne volonté de Doris, lui donnera à l'avenir de meilleures preuves de son affection, que celles de sa jalousie » ; « et quant à l'infortuné et patient Adraste : nous ordonnons qu'il élise d'être à jamais exemple d'une fidèle et infructueuse affection »[26]. Après s'être évanoui de douleur[27], le triste berger voit partir les deux amants, et leur adresse de loin d'amers vœux de bonheur. « Ces paroles furent les dernières qu'il dît de longtemps d'un jugement bien sain : car depuis son esprit se troubla, de sorte qu'il en perdit l'entendement, et fit des folies si grandes, que ceux-mêmes qu'il faisait rire ne pouvaient s'empêcher d'en avoir compassion »[28]. Des « folies » d'Adraste, le roman se tait. Mais, dans sa *Sylvanire ou La morte vive*, pastorale

[21] *L'Astrée*, I, 10, éd. cit., p. 588.
[22] *Ibid.*, p. 589.
[23] *Ibid.*, p. 593.
[24] Autre parfait amant, le triste Tircis entend rester fidèle à sa chère Cléon morte de la peste. Il est aimé de Laonice qui le réclame pour sien. C'est à Sylvandre qu'il appartiendra de juger cet autre cas d'amour, après avoir entendu la plaidoierie de Phylis et d'Hylas, leurs avocats improvisés (I, 7, p. 436-442).
[25] Voir Fr. Greiner, « La juridiction des sentiments : tribunaux et cours d'amour dans trois romans de l'âge baroque », dans *Du Roman courtois au roman baroque*, éd. E. Bury et F. Mora, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 181-194. Sur les cours d'amour et la loi qui y est en vigueur, voir P. GOODRICH, *Law in the Courts of Love. Literature and other minor Jurisprudence*, London / New York, Routledge, 1996.
[26] II, 9, éd. cit., p. 478 et 479.
[27] La scène est illustrée dans la gravure de 1633 qui ouvre le livre 9.
[28] II, 9, éd. cit., p. 479.

dramatique[29], Urfé réintroduit son personnage et prête au « berger Adraste/À qui l'amour a fait perdre le sens »[30] des propos comiques sous la forme de coqs-à-l'âne et autres fatrasies. Tandis que les héros mélancoliques du roman, quand ils n'en perdent pas la vie, vont chantant leurs peines en stances et en sonnets, le débordement amoureux d'Adraste se traduit en autant de dérèglements du discours.

Seule la possession de l'aimée saurait rendre à ces tristes amants la paix de l'âme torturée et la santé du corps altérée. Éros et Antéros ne peuvent croître l'un sans l'autre, rappelle Adamas en commentant les bas-reliefs du tombeau de Damon et Fortune[31] : pour accéder à sa perfection, l'amour doit être réciproque. C'est ce qu'avait bien compris le généreux Ergaste, cédant Bellinde à Célion. À défaut de pouvoir très vite réunir les amants, il est des solutions d'attente, telles celles qu'invente Adamas pour sortir Céladon de sa retraite mortifère. Un oracle avait prédit au druide que sa félicité dépendait de l'union d'Astrée et de Céladon : comme de juste, il le prend au sérieux et permettra au berger de revoir Astrée au moyen d'un travestissement permettant de ne pas enfreindre le commandement de celle-ci. Avant même ce subterfuge, il lui suggère de bâtir un temple à la déesse Astrée pour sortir de sa prostration mélancolique. Sublimée en divinité, mais incarnée sous les traits de la bergère dont Céladon a fait peindre le portrait, entourée des poésies qu'il avait composées, Astrée est cet objet de vénération où se reconnaît la perfection amoureuse du fidèle berger. Tandis que Sylvandre en accomplit le modèle théorique, Céladon, humain, trop humain, vient troubler voire inquiéter la leçon ficinienne : avec son travestissement féminin pour se rapprocher d'Astrée, la contempler, l'embrasser, la caresser, le serpent est bel et bien lové dans la bergerie[32].

Le Forez est donc loin d'être un paysage sans ombres. Nous n'irons pas jusqu'à en faire un « paradis désespéré »[33] ; mais cette formule radicale a le mérite de prendre en compte la double postulation de *L'Astrée*[34]. La patiente chaîne dérivative mise en place par Urfé à partir de son héroïne éponyme est un indice sûr, au fil des pages, de cette « tyrannie » qui enserre les bergers dans l'étau de la mélancolie : aux temps heureux de leurs amours, Céladon s'adressait à sa bergère en l'appelant *mon Astre*. Sa noyade, que l'on ignore manquée, vient endeuiller les rives du *désastré* Lignon.

Mais Urfé a également placé au centre de son œuvre un personnage dont la belle humeur tranche avec la bile noire de ses amis : c'est Hylas, qui tourne méthodiquement en dérision les savantes allégations néo-platoniciennes de Sylvandre. Ce renversement ironique des propos du berger est sans doute une invention d'Urfé ; cependant, il entre singulièrement en résonance avec le parti anti-ficinien qu'avait défendu le traité *De pulchro et amore*

---

[29] Publiée par R. Fouët à titre posthume en 1627, deux ans après la mort de l'auteur.

[30] I, 9, v. 1735-1736.

[31] « Voyez cet Antéros, qui avec des chaînes de roses, et de fleurs, lie les bras, et le col de la belle bergère Fortune, et puis les remet aux mains du berger, c'est pour nous faire entendre, que les mérites, l'amour, et les services de ce beau berger, qui sont figurés par ces fleurs, obligèrent Fortune à une amour réciproque envers lui. Que si vous trouvez étrange que Antéros soit ici représenté plus grand que Cupidon, sachez que c'est pour vous faire entendre que l'amour qui naît de l'amour, est toujours plus grande que celle dont elle procède ». (I, 11, deuxième tableau, éd. cit., p. 640-641).

[32] Voir l'article célèbre de G. Genette, « Le serpent dans la bergerie », *Figures I*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 109-122.

[33] J. Ehrmann, *Un Paradis désespéré. L'amour et l'illusion dans* L'Astrée, New Haven, Yale University Press/Paris, PUF, 1963.

[34] Les épîtres à Henri IV puis Louis XIII qui ouvrent les deux premières parties du roman le placent sous les auspices des monarques de paix et de justice. Mais la quatrième églogue de Virgile rappelait que le retour d'Astrée, annonçant l'âge d'or, ramenait aussi le règne de Saturne : *Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna* (*Bucoliques*, IV, v. 6).

d'Agostino Nifo[35]. Hylas réintroduit le rire dans le roman, suscitant en retour celui de la petite communauté des habitants du Forez[36]. Raillant les « mélancoliques humeurs »[37] de son ami, Hylas, « monstre en amour, c'est-à-dire hors de la nature des autres amants »[38] prend en effet à contrepied la théorie de l'honnête amitié. Voué aux plaisirs charnels selon le programme de son nom[39], l'inconstant berger se déclare prêt à laisser Sylvandre s'unir à l'âme de Diane, pourvu qu'il lui cède la jouissance du corps de la belle bergère.

Pourtant fervente admiratrice de l'auteur de *L'Astrée*, « le grand et l'incomparable Urfé »[40], Madeleine de Scudéry ne lui emprunte le climat mélancolique qui imprégnait son roman que pour en infléchir radicalement la valeur. Une génération plus tard, le temps n'est plus à la tonalité élégiaque. Les poésies et les lettres où les bergers épanchaient leurs tourments ont cédé le pas aux billets et pièces galantes qui émaillent parfois l'« histoire romaine » de *Clélie* (1654-1660). *Artamène ou Le grand Cyrus* (1649-1653) avait ouvert la voie en prêtant au personnage de Sapho le caractère sensible qu'elle doit à sa nature mélancolique. *Clélie* illustre exemplairement cette nouvelle conception : une conversation de la première partie du roman s'en explique longuement[41]. « Charmante et douce »[42], elle n'a plus aucun lien avec la tristesse, loin s'en faut. Cette disposition de l'âme, propre aux femmes d'exception, les dispose à aimer avec cette *tendresse* dont Madeleine avait dessiné dans le même volume la célèbre carte. Dans ce pays imaginaire, on n'accède au royaume de Tendre qu'en passant par les villages d'étape de *Grands Services*, *Petits soins*, *Assiduités*, et, tout près du terme de ce périple, de *Sensibilité* – sauf à prendre la voie rapide du *Fleuve d'Inclination*.

Désormais détachée de son arrière-plan médical, la mélancolie n'est plus une affection de l'âme et du corps. Les aimables rêveries qu'elle suscite n'ont rien de chagrin. L'ombre de Saturne a pour longtemps quitté le paysage romanesque. Elle reviendra hanter les Romantiques : mais peut-on encore nommer *mélancolie* le *spleen* qui ronge ce XIXe siècle ?

---

[35] Paru à Rome en 1531, cet ouvrage n'a jamais été traduit en français, mais a suscité en son temps de vifs débats en Italie. S'appuyant sur la caution d'Aristote, il réhabilite le désir charnel (*cupido*) et la *voluptas*, en les libérant de l'accusation de bestialité sous-tendue par la hiérarchie ficinienne des trois amours, divin, humain (spirituel en ce sens) et bestial : voir l'introduction de L. Boulègue (*De l'amour*, Paris, Les Belles Lettres, 2003). L'ouvrage figurait dans les bibliothèques jésuites, notamment celle du Collège romain. La culture italianisante de la famille d'Urfé, sa formation au collège de Tournon, et à un moindre degré la présence d'une édition lyonnaise parue en 1549 pourraient laisser penser que ces spéculations n'étaient pas tout à fait inconnues de l'auteur, même sans lecture directe de sa source savante. Un siècle après sa parution, le traité retrouve une place de choix dans le milieu libertin, comme en témoigne l'édition parisienne procurée en 1645 par Gabriel Naudé.

[36] Voir D. Denis, « L'honnête raillerie des conversations de *L'Astrée* », dans *Par les siècles et les genres. Mélanges en l'honneur de Giorgetto Giorgi*, dir. É. Schulze-Busacker et V. Fortunati, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 273-283.

[37] II, 9, éd. H. Vaganay, Lyon, Masson, 1925-1928, p. 480.

[38] *L'Astrée*, IV, 9, éd. cit., p. 490.

[39] La matière, en grec (*hylè).*

[40] Préface d'*Ibrahim ou L'Illustre Bassa* (1641), éd. C. Esmein dans *Poétiques du roman. Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVIIe siècle sur le genre romanesque*, Paris, H. Champion, 2004, p. 142.

[41] *Clélie, histoire romaine*, éd. Ch. Morlet-Chantalat, Paris, Champion, 2001-2005, I, 3, p. 422-p. 434.

[42] *Ibid*., p. 430.